Document généré le 12 oct. 2024 06:11

Revue du Nouvel-Ontario

Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes. Essai sur une prise de parole, Aurélie Lacassagne, Sudbury, Prise de parole, 2017, 199 p.

Louis Bélanger

Numéro 43, 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1058554ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1058554ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (imprimé)
1918-7505 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bélanger, L. (2018). Compte rendu de [*Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes. Essai sur une prise de parole*, Aurélie Lacassagne, Sudbury, Prise de parole, 2017, 199 p.] *Revue du Nouvel-Ontario*, (43), 517–526. https://doi.org/10.7202/1058554ar

Tous droits réservés © Institut franco-ontarien, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes. Essai sur une prise de parole

Aurélie Lacassagne, Sudbury, Prise de parole, 2017, 199 p.

Louis Bélanger
Université du Nouveau-Brunswick à Saint-Jean

L'éclosion de la littérature-monde a défini de nouveaux paramètres culturels aux littératures d'expression française de l'extérieur de l'Hexagone, ces littératures dites « mineures », selon la formule de Gilles Deleuze et de Félix Guattari, à savoir, non pas celles qui s'écrivent dans une langue mineure, plutôt celles qu'une minorité culturelle produit dans une langue majeure. L'atomisation de l'hégémonie culturelle française dans le monde depuis une quarantaine d'années favorise ainsi l'institution de communautés parallèles dont l'existence tient à l'abandon du Même pour le Divers, où l'identité ne se définit plus à la loupe d'une racine unique, totalitaire et référentielle, mais s'épanouit dans le foisonnement de rapports multiples. Cette contribution de l'Autre au devenir culturel, empreinte d'altérité et d'hétérogénéité, conduit à une poétique de la Relation, selon les thèses de l'écrivain d'origine martiniquaise Édouard Glissant, à l'affirmation et à la célébration des différences.

Ce préambule épistémologique est essentiel à l'appréciation de l'étude d'Aurélie Lacassagne, *Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes. Essai sur une prise de parole*, dans la mesure où elle fonde sa pertinence méthodologique sur l'apport d'assises théoriques intimement liées aux principes de la Relation en complément d'autres sources critiques. Aux Deleuze, Guattari et Glissant mentionnés, les références aux travaux de François Paré sur l'exiguïté culturelle, jumelés aux intérêts idéologiques des *cultural studies* pour les cultures populaires marginalisées, témoignent, de l'aveu même de l'auteure, d'une démonstration disjonctée de l'objectif visé, soit l'émergence « depuis une quinzaine d'années, [d'] une nouvelle prise de parole à Sudbury, aspirant à affirmer une identité renouvelée dont il s'agi[t] d'examiner les composantes » (p. 28). L'une des grandes qualités de l'ouvrage est dans sa réussite à maintenir le cap sur les conditions d'émergence de ce discours d'épanouissement à travers une synthèse transparente d'appuis théoriques d'horizons pluriels.

La première des quatre parties de l'ouvrage repose sur l'expérience migratoire de l'auteure, française d'origine, débarquée à Sault-Sainte-Marie en 2001 puis à Sudbury en 2004, et sur les conditions de possibilité d'une réflexion sur la minorisation culturelle inspirée de ce cheminement. La découverte de la littérature franco-ontarienne, dont elle admire l'engagement communautaire dans les œuvres de Robert Dickson et de Patrice Desbiens, entre autres, la sensibilise davantage aux tensions entre culture française « majeure » et culture franco-ontarienne « mineure » dans une communauté animée d'une fiévreuse quête identitaire. Il en résulte un essai choral qui sollicite les voix combinées de la scientifique (l'auteure est professeure

de science politique à l'Université Laurentienne), de la lectrice, séduite par une littérature qui la captive, et de la citoyenne engagée dans la dynamique culturelle de son lieu d'adoption. La suite est consacrée à la transposition de cette expérience personnelle dans un cadre théorique apte à décrire la réalité de cet espace particulier. Dans ce contexte, le concours des *cultural studies*, du concept de littérature mineure et de la théorie de la Relation d'Édouard Glissant assument des rôles prépondérants. Des premières, Lacassagne évoque l'impulsion marxiste dans la vision d'un champ culturel défini par la concurrence de discours hégémoniques en situation de luttes de pouvoir permanentes. Dans une conjoncture minoritaire comme celle qui prévaut en Ontario français, il est indéniable que les stratégies de résistance issues de ces confrontations dialectiques sont à l'origine de discours novateurs, de prises de parole dérivées de violences symboliques constitutives. À cet effet, l'auteure souligne la préoccupation des *cultural studies* pour l'analyse des lieux de production et d'énonciation de tels discours culturels et l'inclination de cet outil d'analyse pour une vision évolutive et plurielle des identités perçues comme des processus de construction historique en constante évolution. Ces traits distinctifs mettent en lumière le pouvoir idéologique de la représentation dans la diffusion de valeurs identitaires issues des intérêts en conflit dans un champ culturel à des époques données. L'élection de l'art littéraire comme objet d'analyse privilégié par Lacassagne dans son essai s'explique ainsi par le potentiel évocateur de postures scripturales, de propositions esthétiques, de symboles ciblés contenus dans ces récits et porteurs d'émancipation d'identité culturelle franco-ontarienne.

Le renvoi au concept de littérature mineure est en ce sens révélateur de la complexité des enjeux stratégiques relatifs à l'usage d'un français « hors norme » par des auteurs franco-ontariens. L'effet de déterritorialisation évident eu égard au « français de France » de la langue affichée par un Patrice Desbiens ou un Jean Marc Dalpé dans leurs écrits se double d'un écart tout aussi marquant au français du Québécois, comme l'illustre admirablement l'humoriste d'origine franco-ontarienne Katherine Levac avec son personnage de Paige Beaulieu, jeune adulte dont l'élocution, truffée de tournures syntaxiques et toniques empruntées à la langue anglaise, fait crouler de rire le public québécois, comme à tous les autres usages du français dans le monde. Au-delà de leurs écarts à d'autres pratiques du français, il importe pour Lacassagne de réaffirmer que, dans le choix conscient d'une langue française parlée en Ontario, dite mineure, pauvre ou créole, ces auteurs participent à la conversion d'une soi-disant pauvreté langagière en objet esthétique révolutionnaire et, qu'en bout de ligne, la consécration d'un « joual franco-ontarien » met en évidence l'existence d'une culture de langue française distincte d'autres langues françaises du monde. Cette résolution a une portée politique et collective indissociable d'une identité franco-ontarienne et justifie Lacassagne d'avancer que, sans prise de parole, sans littérature mineure, sans les artistes qui le définissent, un « nous » franco-ontarien serait impensable : « … sans Paiement, Desbiens ou Dalpé, les Franco-Ontariens n'existent pas comme communauté culturelle et politique. Individuellement, nous aurions continué à exister, culturellement, nous aurions continué à être des canadiens-français *[sic]*.

Politiquement, nous n'aurions ni le discours ni les institutions […] nous permettant d'articuler notre oppression et notre marginalité, et potentiellement un discours émancipateur » (p. 33). Ce constat reconduit la pensée de Paré concernant la condition d'existence du minoritaire en Ontario français. De fait, au prix de la remise en question des origines ancestrales du Canada français, le Nouvel-Ontario né du nationalisme identitaire des années soixante-dix, observable dans le théâtre et la poésie de cette époque, participe depuis au concert des cultures marginalisées au sein desquelles les notions de culture et d'identité sont affaires de rapports d'altérité entre individus affranchis des concepts de territoire, de race, de nation, de peuple, catégories qui peinent à incarner des fondements identitaires emblématiques dans un monde bercé d'immédiatement et dépouillé de ses origines. Les principes d'une identité relationnelle avancés dans *Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes. Essai sur une prise de parole* dérivent de ces effets de littérature mineure.

L'emploi du « nous » pour désigner la culture franco-ontarienne soulève l'opposition de deux paradigmes identitaires antithétiques, ceux d'identité racine et d'identité rhizome. La première s'épanouit dans la croyance en un tronc commun, référentiel, voué à la reproduction du Même dans le processus d'enracinement de ses valeurs collectives; la seconde, théorisée par Édouard Glissant et mise de l'avant dans l'étude de Lacassagne, illustre les insuffisances d'une racine unique à concevoir les manquements, les exils, les errances, les mélanges et autres mouvances historiques qui se déploient parallèlement au mimétisme postulé par une identité racine. L'idéologie de la survivance en Ontario français, par exemple, aurait joué ce rôle

dans la diffusion des valeurs symboliques rattachées à la fidélité au territoire ou au respect acharné de la langue française dont elle martelait le discours social, occultant commodément l'absence de frontières géographiques précises dudit territoire ou la présence de la langue anglaise dans le quotidien des Franco-Ontariens, réalité linguistique en soi plus large que la menace assimilatrice à laquelle elle fut réduite historiquement par les élites franco-ontariennes. Rien de cela n'est faux, certes, mais force est d'admettre que l'atavisme culturel entretient de la différence une symbolique empreinte de retenue, d'atteinte à une intégrité culturelle léguée par filiation de génération en génération, au pire, d'exclusions pures et simples. L'identité rhizome s'imprègne *a contrario* de racines hétérogènes, de parcours multiples, de vécus anarchiques inhérents à la trame chaotique de la Relation. Cette acception identitaire, cimentée par la conversion des différences en expériences de conciliation, croît de la sorte à même le rapport avec l'Autre et oppose l'idée de cultures composites issues du Divers aux cultures ataviques centrées sur la force unificatrice de récits mythiques fondateurs. Ce flux de convergences, ce « chaos-monde », rayonne dans des lieux que se partagent des communautés hétérogènes sans qu'aucune n'en réclame l'exclusivité. Ces espaces affranchis de repères géographiques se définissent comme des aires partagées par des individus en situations d'interactions réciproques dont l'amalgame des ressemblances et des dissemblances articule, dans l'optique de Lacassagne, une parole créole, une contribution distincte à l'hétérogénéité du monde.

Plus analytiques, les trois autres parties de *Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes. Essai sur une prise de parole* portent sur l'essor historique du

« nous » franco-ontarien et la nature de sa participation au Tout-Monde de Glissant, « cet enchevêtrement d'imaginaires et d'échanges dépassant tout frontière et rassemblant les humanités » (p. 106). La démonstration étale sciemment le contraste saisissant entre le discours des institutions politiques responsables d'appuyer la minorité culturelle franco-ontarienne et la vision exprimée par les artistes dans leurs œuvres suite aux États généraux du Canada français tenus de 1966 à 1969. Dans le portrait qu'elle dresse des conditions matérielles qui ont accéléré l'urgence de la prise de parole franco-ontarienne qui a suivi les revendications autonomistes du Québec à l'égard du statut de canadien-français de l'époque, Lacassagne déboulonne, chiffres à l'appui, les intérêts idéologiques contraignants du bilinguisme officiel, cette « arme politique redoutable inventée par les fédéralistes, non pour nous protéger ou nous aider, mais bel et bien pour anéantir l'indépendantisme québécois » (p. 75). L'auteure poursuit avec une dénonciation non moins cinglante des programmes gouvernementaux de soutien au développement culturel et artistique, dont le fait que les Anglo-Québécois, aussi nombreux que les francophones du Canada, touchent presque deux fois plus de financement du Conseil des Arts n'est pas la moindre des aberrations. L'essayiste réprouve tout autant l'outrance de la préoccupation linguistique dans la politisation des programmes d'aide au développement culturel qui, selon elle, a pour effet pernicieux de fédérer le contenu des œuvres censées représenter la culture franco-ontarienne à une ambition floue de protection d'une minorité canadienne, situation doublement nuisible à la connaissance intrinsèque des œuvres, celles-ci demeurant largement méconnues, et à leurs auteurs, confinés à une étiquette

franco-ontarienne folklorique et désuète. L'auteure réprouve la dichotomie entre l'attachement quasi obsessionnel des élites franco-ontariennes pour ses Pères fondateurs, son réseau scolaire, son drapeau, son projet d'université française, sources de fierté identitaire légitime, et les décalages entre ces liens d'appartenances symboliques et l'indigence réelle d'une enclave française en déclin.

Le regard critique de cette relecture des événements qui ont forgé l'identité franco-ontarienne dévoile un mensonge institutionnel sur la prétendue vitalité de la minorité franco-ontarienne. Taux d'assimilation, fermetures d'usines, acculturation américaine, pauvreté des services sociaux témoignent en effet d'un contexte plus sombre.

La prise de parole qui suscite l'intérêt de Lacassagne est celle de ces artistes qui, depuis les balbutiements du groupe CANO en 1971, proposent un avenir collectif à la culture et à l'identité franco-ontariennes dans le repositionnement du social et du politique dans des œuvres dépositaires de ruptures et de continuité propres à l'imaginaire de la Relation. L'essayiste extrait ces traces d'une littérature-monde dans les univers de Jean Marc Dalpé, de Daniel Aubin et de Miriam Cusson, surtout, et leurs connivences respectives avec la poétique de la Relation. De l'œuvre dramatique *Nickel*, par exemple, l'analyse évoque l'apport du déracinement, de l'exil permanent de personnages membres d'une communauté où cohabitent des Canadiens français, des Ukrainiens, des Italiens, des Polonais, clivages ethniques empreints de différents culturels, certes, mais secondaires à une solidarité de classe imposée par le travail à la mine de ces dépossédés de leur terre d'origine. Dalpé prête une voix à ces mémoires réunies dont l'étalage des contacts prête vie au chaos-

monde égalitaire et différencié de la poétique de la Relation. Du poète sudburois Daniel Aubin, une nouvelle prise de parole naît du refus de tout réduire à la langue l'existence culturelle franco-ontarienne. Une telle affirmation publique est non seulement courageuse au sein d'une culture qui s'en fait un porte-étendard, mais plus encore, fait preuve d'ouverture à l'Autre dans l'idée de multilinguisme qu'elle suggère. L'implosion combinée d'une langue exclusive et d'un bilinguisme trop enclin à réduire l'usage du français libère une créolisation linguistique observable dans les passages de l'anglais au français, dans les collaborations avec des artistes autochtones, par exemple, dans l'esprit d'entremêler des cultures disparates, d'entretenir des rapports de contagion. L'art bouffon mis en scène par Miriam Cusson dans un happening théâtral, *Nowhere du Nord* en 2013, stigmatise cette parole créolisée dans une synthèse raisonnée de trois parcours culturels, français, anglais, ojibwé, interagissant les uns sur les autres, tous trois représentatifs de la polyphonie d'un « nouveau Nouvel-Ontario, multilingue, nomade, errant à travers la petite ville se réappropriant ses symboles d'oppression pour mieux, se libérer, ensemble, parce que, nécessairement, ce chemin doit se faire ensemble » (p. 159).

Bien qu'on puisse reprocher à *Perspectives créoles sur la culture et l'identité franco-ontariennes. Essai sur une prise de parole* son caractère un peu touffu, une méthodologie et une analyse rigoureuses y côtoyant les commentaires personnels de l'auteure, un poème de Robert Dickson, une lettre ouverte signée « Mon'Onc Jean Marc (Jean Marc Dalpé) en guise de postface, perspectives créoles en soi, croyons-nous, l'argumentation de l'auteure fait preuve d'une remarquable transparence. Que l'on soit

d'accord ou non avec certains points de vue exprimés, il faudra lire et relire cet ouvrage pour l'originalité et l'audace des thèses qu'il soulève, sa défense hardie d'un « nous » dans une époque où ce référent culturel soulève sa part de suspicion, sa proposition pragmatique du concept de créolisation pour penser le Divers dans un Sudbury réel et fictif qui en matérialise l'esprit. Le Tout-Monde de Glissant qui l'inspire est celui d'un monde dérivé, sans origine absolue, qui fourmille de détails. Chacun de ces détails est un nœud de relations en même temps qu'un point de départ possible au prolongement du monde. L'analyse de Lacassagne convainc d'un processus de créolisation actif dans une culture et une identité franco-ontariennes contemporaines façonnées par des réseaux particuliers de rencontres et d'influences mutuelles, et ce, dans une conscience aigüe de leur nature provisoire. Ce faisant, elle met en jeu la participation de l'Ontario français dans l'espoir d'un Tout-Monde en devenir.